

l'avais embrassé une fois, sur une plage, l'été précédent. Mais c'était une sorte de pacte et non un mouvement sexuel ou amoureux. Après, je me suis levé dans l'appartement silencieux. Je n'avais pas mon somnifère avec moi, il était encore trop tôt. Le trois-pièces était recouvert de CD de *house* et de musique. Il y avait l'empreinte d'Alain partout. Dans la cuisine, il y avait des plats pas finis, dans quelques assiettes pas nettoyées, le cliché de l'appartement confronté à une crise qui fait que le ménage n'est pas une option. Oh, ce n'était pas sale, mais on voyait bien qu'il n'y avait pas assez de temps dans la journée pour faire des gestes pourtant simples comme passer une éponge sur la table ou descendre la poubelle. J'ai fini par m'endormir sur le divan du salon, sous une couette trop chaude.

Le matin, le mari d'Alain allait mieux. On s'est levés vers 9 heures, on a pris le temps de se réveiller, il fallait retourner à l'hôpital. Il a pleuré à nouveau, il passait par des moments où il semblait très fort et des moments où il était incapable de penser à quoi que ce soit. Il faisait encore une journée merveilleuse, un lundi 8 mai idéal. Dans la voiture, j'ai commencé à parler sérieusement. Cette nuit passée près l'un de l'autre me donnait des pouvoirs. J'ai commencé à dire qu'il fallait prévoir le pire, il faut toujours prévoir le pire. Bien sûr, Alain était là avant tout. Mais il fallait se protéger, dès maintenant. Imaginer la suite. Il m'a dit qu'il ne pouvait pas. Je lui ai dit : « *Mais si, tu peux. La vie continue. Tu es en bonne santé.* »

À l'hôpital, Alain était pareil. J'ai rencontré ses parents qui venaient de province. Un homme petit, fin, qui ressemblait beaucoup à Alain, un homme sobre et gentil qui était tellement sensible qu'on avait envie de redoubler de précautions face à lui. Une femme douce, à peine plus ronde, qui parlait un peu plus, qui essayait de comprendre. Une amie d'Alain est arrivée, une fille que j'avais déjà vue dans les clubs à ses côtés. On a pris un café avec les parents et c'est elle qui a dit le mot « *homosexuel* » en premier. C'est là que j'ai appris qu'Alain n'en parlait jamais à ses parents. Il y avait un tel retard sur tout. Elle ne le savait pas, elle avait dit le mot parce que cela fait évidemment partie d'un tout, que les parents doivent accepter la maladie de leur fils tout en acceptant son orientation sexuelle. J'ai adoré cette fille tout de suite, pour avoir eu le courage ou la naïveté de dire le mot que tout le monde occultait parce qu'on pensait que la maladie était primordiale. Le lendemain matin, Alain était mort.

Il n'avait pas résisté à son infection respiratoire. Je suis allé à l'hôpital. C'était le drame. Ses parents étaient dans la chambre, dans un silence triste. Alain avait un visage calme. Je me suis trouvé seul avec son père et sa mère. Je leur ai expliqué ce qu'était une LEMP parce que j'ai réalisé que tout le monde voulait les protéger et qu'ils ne comprenaient pas qu'on puisse mourir si vite. Et puis je leur ai parlé du mari d'Alain, j'ai dit que c'était quelqu'un de bien, qu'il s'était beaucoup occupé de leur fils parce qu'ils vivaient ensemble depuis des années. Il fallait que les problèmes de testament soient réduits au strict minimum.

J'ai expliqué qu'avec le sida, on avait vu beaucoup de situations catastrophiques quand l'un des deux disparaissait et qu'il ne fallait pas que cela se reproduise. J'étais lancé. Dix minutes après, il y avait le meilleur ami d'Alain dans la chambre, un type que j'admire depuis des années. Alain était devant nous, mort, et je voulais le prendre à témoin. Je lui ai dit : « *Maintenant je ne veux plus voir de déni dans ce groupe. On est des amis, on peut se dire les choses. Je sais que tu es séropo, tu ne me l'as jamais dit. Tu sais que tu peux m'appeler quand tu veux.* » Il a bien réagi, je me suis dit qu'il était fort, beaucoup plus fort que je ne le croyais. Quelques minutes après, dans la salle de repos, il a pris son portable en faisant mine de composer un numéro de téléphone et il a dit : « *Bon, il va falloir que j'appelle Patti LaBelle et Diana Ross pour leur apprendre la nouvelle.* » J'ai trouvé que c'était une blague délicieuse, qui a détendu l'atmosphère pendant au moins 30 secondes. Trois heures après, le corps d'Alain est passé devant nous sur un lit roulant, en-

veloppé dans un sac en plastique noir comme dans « *X-Files* ». On a fait des gros yeux, on n'arrivait pas à croire ce qu'on voyait.

Ensuite, tout est allé vite. Les amis arrivaient en pleurs. Mon mari et moi étions dans la petite cour de

l'hôpital pour les accueillir. Il y avait la morgue à cinq mètres. Je n'y suis pas allé. Les parents d'Alain étaient effondrés. Tout le monde pleurait. Et à chaque fois que quelqu'un arrivait, les pleurs recommençaient.

Il a fallu aller à la réception de l'hôpital pour les formalités.

Le mari d'Alain est arrivé, je ne me rappelle plus où il était, il se reposait je crois. Dès son arrivée, je me suis dirigé droit sur lui : « *Ok, maintenant, tu vas morfler. Tu vas vivre dans un appartement où chaque détail va te rappeler Alain. Il faut que tu réfléchisses tout de suite pour savoir si tu y restes. Ce que tu vas vivre, c'est pire que lorsque quelqu'un te laisse tomber, ça va te prendre des mois, sinon des années.* » On était assis sur un bout de ciment, je l'ai pris dans mes bras, il a sangloté, il n'en pouvait plus, il sentait bon.

Le dernier moment dont je me rappelle, c'est lorsqu'on était tous dans la cour, assis sur des bancs, au soleil. Personne ne voulait foutre les pieds dans le service. On s'était nous-mêmes exclus de ce cadre de maladie. Les infirmières avaient été bien, mais on ne voulait plus les voir. Le mari d'Alain était un peu plus loin, en train de téléphoner à des trucs comme l'assurance, la voiture, des trucs durs. Après il est venu nous rejoindre et on a réussi à blaguer. La meilleure amie d'Alain était réellement au milieu de tous. C'était la mère poule. Elle avait beaucoup souffert, mais tout s'était bien passé grâce à elle.

En conclusion, si vous n'avez pas fait le test, allez-y dès demain. On est tous pareils. Il faut savoir. La mort d'Alain est pour moi un gâchis. Bien sûr, il y a des morts contre lesquelles on ne peut rien faire et il faut l'accepter. Mais quand on se suit, quand on prend ses traitements, quand on arrête de se comporter comme la proverbiale autruche, on peut vivre plus longtemps. Et c'est ça qui est important. ●

LE CORPS D'ALAIN EST PASSÉ DEVANT NOUS, ENVELOPPÉ DANS UN SAC EN PLASTIQUE NOIR.